Maria Teresa MORI, Alessandra PESCAROLO, Anna SCATTIGNO & Simonetta SOLDANI (dir.), *Di generazione in generazione. Le Italiane dall'Unità a oggi*

Roma, Viella, 2014, 403 p.

Monica Pacini

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12252>

DOI : 10.4000/clio.12252

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2014

Pagination : 313a à 313a

ISBN : 978-2-7011-9045-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Monica Pacini, « Maria Teresa MORI, Alessandra PESCAROLO, Anna SCATTIGNO & Simonetta SOLDANI (dir.), *Di generazione in generazione. Le Italiane dall'Unità a oggi* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 40 | 2014, mis en ligne le 15 janvier 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12252> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12252>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Maria Teresa MORI, Alessandra
PESCAROLO, Anna SCATTIGNO &
Simonetta SOLDANI (dir.), *Di
generazione in generazione. Le Italiane
dall'Unità a oggi*

Roma, Viella, 2014, 403 p.

Monica Pacini

RÉFÉRENCE

Maria Teresa MORI, Alessandra PESCAROLO, Anna SCATTIGNO & Simonetta SOLDANI (dir.), *Di generazione in generazione. Le Italiane dall'Unità a oggi*, Roma, Viella, 2014, 403 p.

- 1 Le volume recueille les actes du colloque organisé à Florence, en novembre 2011, par la *Società Italiana delle Storiche* (SIS) [Société Italienne des Historiennes], en collaboration avec l'Université de Florence et en conclusion d'une année dense en célébrations pour les 150 ans de l'Unité italienne (cf. *L'Italia alla prova dell'Unità*, a cura di S. Soldani, Milano, Angeli, 2011). Il s'agit du deuxième volume de la nouvelle collection *Storia delle donne e di genere* [Histoire des femmes et du genre] de la SIS, qui donne l'occasion de réfléchir sur les processus de participation politique des femmes engendrés par la construction de l'État national et constitutionnel, ainsi que sur les caractéristiques, les protagonistes et les chiffres d'une modernisation marquée par de profondes contradictions.
- 2 Dans les dernières années, l'historiographie italienne et notamment les travaux d'Alberto Banti¹ ont mis en lumière la codification rigide des rôles de genre, conséquence d'une narration nationale et patriotique, fondée sur l'idée d'une communauté de descendance ancrée dans des liens de sang, de religion, de territoire et

de race. Les articles rassemblés dans ce volume collectif s'interrogent en revanche sur les conséquences contradictoires de cette construction rhétorique, mais aussi juridique et institutionnelle, sur les processus de « nationalisation » et d'émancipation des Italiennes, et notamment sur l'évolution de l'alphabétisation et sur les dynamiques d'acculturation civique aux XIX^e et XX^e siècles.

- 3 La « génération » – ou plutôt, des « générations courtes », d'une vingtaine d'années, sur un espace de temps long (1860-2011) – est la catégorie conceptuelle et temporelle choisie pour mettre en relation individus, groupes sociaux intermédiaires et collectivités dans la transition du statut de « sujet » d'Ancien régime à celui de « citoyen » ; dans celui-ci, droits, devoirs et libertés sont redéfinis par rapport non seulement aux modes de gouvernement, à la classe, à la géographie et à l'ethnie mais au genre et à l'âge. Chaque partie du livre (« La patrie des femmes » ; « La passion de l'écriture » ; « La culture du maternel » ; « Au nom de la patrie et du duc » ; « Dans la cité des hommes » ; « Entre liberté et libération » ; « À cheval du millénaire ») renvoie à une étape du chemin pluriel et discontinu des Italiennes vers la modernité ; elle y présente des parcours biographiques qui illustrent des individualités tout en mettant en évidence « l'expérience générationnelle » (p. 9). Ce choix permet de poser le problème de la représentativité de chacune de ces femmes aussi bien dans son groupe social et sa génération, que dans le contexte spécifique et l'époque où elle a vécu et qu'elle a interprétée. Dans l'ensemble, la dimension la moins explorée est celle du groupe, à la différence des études d'histoire politico-culturelle qui, dans les dernières années, se sont donné pour tâche de réintégrer la dimension du genre dans la reconstruction des processus de formation des États européens, en se concentrant non seulement sur les biographies, mais aussi sur des portraits de groupe, structurés autour de thèmes, de problèmes et d'aires géopolitiques².
- 4 Plaçant à l'arrière-plan les grandes mutations économiques et sociales, le volume insiste surtout sur l'analyse des processus et des contextes historiques – du Risorgimento au Fascisme, de la République des partis aux mouvements féministes – qui ont vu évoluer et grandir, pour des générations différentes de femmes, l'opportunité d'être présentes et actives dans la sphère publique (enseignement, journalisme, assistance sociale, mobilisation de guerre, militance politique, volontariat...) et d'expérimenter différentes formes de citoyenneté parallèle, informelle, subsidiaire à l'intérieur d'un État « qui a continué à donner de lui-même une image totalement et uniquement virile » (p. 10) et d'une société foncièrement machiste et patriarcale. À partir de ces prémisses, les profils biographiques qui représentent et interrogent les expériences de chaque génération sont ceux de femmes – Giannina Milli, Erminia Fuà Fusinato, Matilde Serao, Maria Montessori, Margherita Sarfatti, Nilde Iotti, Tina Anselmi, Carla Lonzi – actives dans la politique, la culture et l'écriture (sous différentes formes : littéraire, journalistique, scientifique, politique et autobiographique).
- 5 Ce jeu d'échelles, cette tentative de faire dialoguer la singularité d'un parcours individuel avec les traits communs à une génération afin d'éclairer les paradigmes et les contradictions de la société italienne à différentes époques, donne des résultats différents selon les biographies. Il paraît très pertinent, par exemple, dans le cas de la poétesse du Risorgimento Giannina Milli ou celui de l'éducatrice patriote Erminia Fuà Fusinato, puisque les ambivalences de leurs biographies de femmes « émancipées disciplinées » ou « émancipées peu émancipatrices » mettent en évidence les

asymétries et les paradoxes de la société italienne de la deuxième moitié du XIX^e siècle, plus moderne dans ses institutions que dans ses mœurs. Et si l'on passe à la deuxième moitié du XX^e siècle, le profil de la députée communiste Nilde Iotti, compagne du secrétaire du parti communiste Palmiro Togliatti, synthétise les contradictions d'une époque (et d'un parti) qui offrait aux femmes de sa génération de nouveaux espaces d'*agency* dans le contexte d'une subordination politique et de genre, préparant ainsi le terrain aux ruptures du féminisme. Dans d'autres articles, la valeur heuristique du lien biographie-génération-temps historique est abandonnée au profit du caractère exceptionnel de la biographie en question ; ou bien elle produit des effets de dépaysement, comme dans le cas de la théoricienne féministe Carla Lonzi, présentée comme une prophétesse incomprise, isolée, inaudible, qui ne trouve pas sa place dans son époque, par rapport aux humeurs et aux activités des mouvements féministes de sa génération. Toutefois, l'évidence même de cette distance et de ces écarts culturels peut servir à relancer un sujet important, repris notamment par Mariuccia Salvati dans son article conclusif (« En regardant en arrière, à 1968 et 1989 », p. 351-360) et restant encore à analyser pour l'Italie contemporaine, à savoir le degré de conflictualité, d'homogénéité et de partage intra- et intergénérationnel de modèles, comportements et langages, par rapport à des événements significatifs et à des conjonctures historiques.

- 6 Les articles socio-historiques de la dernière partie du volume (*Obstination des projets, opacité du futur*) visent à « évaluer la visibilité et la cohésion des générations qui se sont mesurées avec la nouvelle grande transformation » (p. 31) des deux dernières décennies, et notamment de la génération des « filles de la liberté », aux prises avec la crise des valeurs, de la politique et du travail. En soulignant la nouvelle visibilité publique des jeunes trentenaires italiennes, résultat de leur sur-éducation par rapport aux jeunes hommes de la même génération et de la construction de subjectivités fortement orientées vers l'autodétermination, en dépit de la précarité et de la dépendance économique envers leurs familles d'origine, les articles semblent vouloir donner la voix à une minorité « plutôt qu'à une génération » (p. 360). Une minorité qui vit des formes d'enracinement local et de connexion globale dans le contexte d'une nation fragmentée et angoissée, constamment en équilibre plus que précaire entre de nouvelles formes de pouvoir et l'impuissance. Cette conclusion vient nous mettre en garde contre le danger d'étiqueter et d'interpréter comme « générationnels » des ferments, des comportements et des initiatives exprimés par des segments isolés et élitistes de la société. Elle nous invite à ne pas négliger les manifestations de différences nouvelles et profondes entre jeunes hommes et jeunes femmes du même âge, mais aussi à continuer de réfléchir sur le rôle des minorités féminines actives dans les échanges entre la société et les constructions discursives des élites.

NOTES

1. Alberto M. Banti, *Sublime madre nostra. La nazione italiana dal Risorgimento al Fascismo*, Roma-Bari, Laterza, 2011.

2. Cf. *I linguaggi del potere nell'età barocca, a cura di Francesca Cantù*, vol 2 : *Donne e sfera pubblica*, Roma, Viella, 2009.

AUTEURS

MONICA PACINI

Équipe de rédaction de la revue *Genesis*